

Hip-hop romand

Arma Jackson, armé pour gagner

Récompensé d'un Swiss Music Award, le Lausannois consolide sa position sur l'échiquier de la chanson rap.

François Barras

«J'étais dans ma chambre pour la remise des prix en vidéo. Au moment où l'on annonce mon nom, la porte s'ouvre, j'ai un gros coup de flip, je me dis: «Ça y est, ma mère va débarquer pile quand je gagne un Swiss Award!» Elle avait la statuette dans ses mains. C'est elle qui me l'a remise.» Arma Jackson a eu quelques jours pour digérer sa surprise autant que sa victoire lors de la très allemande cérémonie de la pop suisse, laquelle accorde aux Welches l'aumône d'un unique prix dans la catégorie «meilleur artiste romand»... Qu'importe, c'est le Lausannois qui l'a reçu vendredi dernier, des mains de sa maman, donc, mais plus généralement de la part d'une industrie impressionnée par le talent du chanteur de 26 ans.

Le Covid fait rarement bien les choses. Mais recevoir un prix depuis sa chambre avait pour Arma Jackson une évidente valeur symbolique. Depuis 2013, le résident du «1018», quartiers Blécherette et Borde, bricole devant son ordinateur des chansons rap inventives, fraîches, entêtantes. Un mode opératoire en espace clos, adopté tout gosse quand le jeune Jordan se repaissait des cassettes hip-hop de son grand frère, puis cajolé au moment de s'affranchir en musicien intégral qui fabrique chez lui ses sons et ses rythmiques, écrit ses textes, ose la fusion des genres, de la trap au funk, de l'électro aux musiques congolaises de ses parents. Et - ô surprise dans un univers rap labouré par les facilités de l'auto-tune - impose un chant d'une indéniable qualité.

«Je sais qu'on parle souvent de pop pour ma musique, mais je viens du rap - je t'en voudrais si tu ne le mentionnais pas. Le rap, c'est une attitude, un culot, une façon de dire: «Je n'ai pas envie d'être car je suis déjà». Après, j'aime mixer les choses et ne pas m'interdire de citer Coldplay comme 50 Cents. Je suis dans une jungle culturelle et j'attrape tout ce qui passe. Ça doit rester naïf: tant que c'est cool, je prends.»



Arma Jackson, à l'aise dans les studios AKA du Flon, où il a peaufiné son premier album, qui sortira en mai. FLORIAN CELLA

«Le public de Michel Drucker est assez vieux, plus de 30 ans.»

Arma Jackson, musicien

«Clique de l'année»

La profusion réussit à celui qui a choisi pour blason celui de Michael Jackson. Écouter de tout, produire beaucoup, partager toujours. Le déploiement du streaming a donné un coup d'accélérateur à sa petite entreprise et à son «stock» de chansons composées depuis 2014 et sa désignation comme «clique de l'année» par le site hip-hop represent.ch. Arma n'a pas encore sorti de premier disque bien que des dizaines de ses morceaux soient disponibles sur Spotify, YouTube et autres plateformes. «Je me suis mis sérieusement à Twitter et ça a fonctionné. Par exemple, c'est comme ça qu'Omar Sy a entendu ma mu-

sique.» L'occasion d'une invitation de prestige par le comédien, début 2020, sur le plateau dominical de l'inoxydable Michel Drucker! «Un excellent souvenir, mais ça ne m'a pas rapporté beaucoup de nouveaux abonnés sur les réseaux. C'est un public assez vieux, plus de 30 ans.»

Quoi qu'il en soit, la dynamique était déjà lancée: un premier album composé, un label français, des premières parties parisiennes de prestige, des collaborations de bon niveau. Comme bien des artistes, elle fut cassée net par la crise, en mars dernier. «C'est un mal pour un bien, philosophe le chanteur. J'ai pu me concentrer sur mon disque, revoir des trucs, l'emmenner dans un studio professionnel, un truc neuf pour moi que j'ai énormément apprécié.» Il a mis sur pause ses voyages en France, visiblement sans subir un manque exagéré. «J'aime la Suisse, je ne me verrais pas vivre ailleurs. Entre Genève et Lausanne, la scène rap est créative. J'ai apprécié d'être encour-

ragé vers la musique quand j'étais gosse: les centres de loisirs ont été essentiels, surtout la Pagode, à Malley. Alors que j'aurais pu tourner dans des trucs pas génial, j'ai suivi des ateliers rap à 14 ans qui m'ont passionné.»

En avoir sous le bonnet

En attendant la sortie de son disque pour mai prochain et la reprise espérée des concerts, Arma Jackson savoure son Award comme une cerise sur un gâteau, une belle augure pour une histoire à construire. «C'est le meilleur moment de ma vie de musicien.» L'artiste en a sous le capot et le jeune homme sous le bonnet, lequel s'est imposé comme le fétiche multicolore d'un parcours tout en bricolages inspirés. «C'était un jour de tournage pour l'un de mes clips, et je trouvais que mes cheveux étaient en vrac. Alors un pote me dit: «Garde ton bonnet, ça te va bien!» Et c'est resté. C'est con, parce que mon coiffeur me fait des super coupes.»

«C'est très archaïque de faire tomber une statue»

Espace public

Le professeur Bertrand Tillier est convié par l'UNIL pour évoquer ces figures qui tremblent sur leur socle. Un sujet historique d'une actualité brûlante.

La guerre des statues s'est encore intensifiée, l'ultime représentation de Franco en Espagne est tombée le 23 février; en Suisse, c'est le négociant contesté David de Pury qui a été maculé de peinture l'été dernier. Et même Michael Jackson n'y a pas échappé, déboulonné de son socle de roi de la pop dans trois pays. Objet de mémoire, les statues perdent de leur pouvoir hiératique. «Mais meurent-elles?» La question est posée par le professeur à la Sorbonne, Bertrand Tillier invité par l'Université de Lausanne.



Bertrand Tillier
Professeur d'histoire contemporaine

L'icône d'hier est-il comparable à l'actuel?

Si on le prend tel qu'il apparaît à la Révolution française, dans son envie d'agir dans l'espace public et de toucher l'opinion, c'est en effet une forme que l'on retrouve aujourd'hui encore dans les gestes. Comme de casser et de faire tomber du socle, d'arracher la tête ou de pendre l'effigie. Toutefois, ce n'est jamais complètement la même chose parce que les contextes diffèrent. Et si cette culture «statuephobe» peut naître dans un changement de légitimité - la chute du communisme dans les pays de l'Est - dernièrement, elle s'est inscrite de plus en plus souvent dans la vie démocratique, c'est-à-dire dans la continuité des régimes. Avec, à chaque fois, des acteurs qui recouvrent la théâtralisation du geste sans jamais être dans la revendication d'un précédent ou d'une conscience historique.

Mais une telle résurgence du phénomène surprend. Pourquoi on s'y attend?

En fait, mais c'est mon hypothèse, c'est très archaïque de faire tomber une statue, ça veut dire qu'on a une foi dans l'image aidée par le fait qu'elles sont figuratives, tridi-

mensionnelles et représentent des corps. Mais qui, aujourd'hui, pense que maculer de peinture une statue aura un effet au-delà d'une certaine portée médiatique? Ce ne sont pas les statues que l'on fait tomber qui font tomber les régimes, c'est même l'inverse et c'est bien la preuve qu'on est dans un geste archaïque oubliés de sa propre mémoire.

Un geste qui se mondialise...

C'est la donne la plus récente et qui se manifeste depuis Rhodes Must Fall (protestation contre le racisme institutionnel né sur le campus de l'Université du Cap en 2015) et Black Lives Matter aux États-Unis (2020). Et là... il est très courant d'entendre des militants se référer à ce qui s'est fait dans un endroit ou un autre, comme s'il y avait une sorte de volonté de construire une communauté.

De leur côté, les États ne devraient-ils pas repenser leur politique de la mémoire?

Il faut dire qu'en dehors de certains pics de contestation, ces gestes génèrent peu d'effet: les statues restent en place, nettoyées ou restaurées. Et le nombre de celles qui ont fait l'objet d'une contestation reste limité. Si on revient sur l'exemple sud-africain de Cecil Rhodes, sa statue a été retirée au Cap mais toutes les autres sont restées sans que la promesse de les accompagner d'éléments didactiques ou de contre-monument n'ait été pour l'instant tenue. Pareil en Angleterre avec Edward Colston jeté en juin dernier dans l'Avon. La statue a été repêchée mais elle n'a pas encore été réinstallée. Or ce socle vide dit des choses sur la façon dont les savoirs prennent en charge ou pas ces questions sur le temps long. C'est complexe! Faut-il retirer les objets, les détruire, les maintenir in situ avec un accompagnement didactique? Ou encore ériger des contre-monuments pour assurer la pluralité des points de vue? Les Allemands ont pris une option intéressante dans l'ancienne citadelle de Spandau, ils les y ont rassemblés, un peu comme dans un musée, donc avec la possibilité d'aborder l'objet de manière non polémique.

Florence Millioud Henriques

Cours sur inscription (3 et 24 mars, 14 avril de 14 h 15 à 15 h 45) emmanuelle.paccard@unil.ch



Depuis le 23 février dernier, l'Espagne ne compte plus de statue de Franco dans son espace public. AFP

«Bartleby, le scribe» crie son «non» à Wall Street

Bande dessinée La plus célèbre nouvelle d'Hermann Melville, véritable ode à la désobéissance face au capitalisme, est revue dans une brillante BD.

Si Hermann Melville est connu pour «Moby Dick», il l'est aussi pour une superbe nouvelle, «Bartleby le scribe». L'histoire d'un scribe de notaire à New York, précis et appliqué. Mais, au fur et à mesure de l'histoire, il refuse les tâches qu'on lui attribue d'un «je préférerais ne pas le faire». Formidable d'immobilisme, le jeune homme s'isole de plus en plus, comme un refus de ce nouveau

monde qui annonce Wall Street et le capitalisme. Absurde jusqu'à l'extrême, Bartleby est aussi une ode à la décroissance.

Le talentueux Munuera s'est emparé du texte pour en faire un récit sombre, dans une Grande Pomme qui grandit trop vite sous des lumières brumeuses, la pluie et la neige. L'étude du notaire participe de la même atmosphère avec ce patron trop gentil et les deux scribes qui copient, copient jusqu'à l'inutile. L'Espagnol brille dans ces personnages justement posés, ces portraits esquissés qui laissent deviner, ces moments d'humour qui éclairent l'ensemble. Mais surtout l'auteur de «Zorglub» ou des «Campbell» campe ce Bartleby mystérieux,



Bartleby ne refuse jamais les tâches. ÉD. DARGAUD

mélancolique et, sans doute, désespéré. Pourquoi? On ne le saura jamais.

Sous-titré «Une histoire de Wall Street», Bartleby est «une fable prophétique sur un fiévreux colosse aux pieds d'argile nommé libéralisme», comme l'entend Philippe Delerm dans sa préface. C'est surtout une superbe histoire de la modernité. Munuera l'a bien compris. David Moginier

«Bartleby le scribe»
Jose Luis Munuera,
Éd. Dargaud,
72 p.

En deux mots

Concert filmé

Saison en ligne Le Sinfonietta de Lausanne n'abandonne pas son public. Le 4^e rendez-vous de la saison a été enregistré et filmé à huis clos en février et sera diffusé sur la chaîne vidéo de l'orchestre dès aujourd'hui. Le directeur artistique David Reiland emmène les cordes dans des pièces de Janáček, Tchaïkovski et Sibelius. À découvrir en attendant la réouverture des salles. M.Ch.

www.sinfonietta.ch

Bunny Wailer n'est plus

Carnet noir Le chanteur et percussionniste jamaïcain Bunny Wailer, légende du reggae, est décédé mardi à 73 ans au Andrew's Memorial Hospital de Kingston (Jamaïque), a annoncé la ministre jamaïcaine de la Culture, Olivia Grange. Elle n'a pas précisé la cause du décès de Bunny Wailer, membre fondateur du groupe The Wailers avec Bob Marley et Peter Tosh, qui ont fait du reggae un phénomène mondial. AFP